

Prévoyant

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1921 pour

4 fr. 00

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

GUILLAUME-RENÉ DE CHATEAUGIRON

LES Anglais sont les maîtres du monde, a-t-on souvent dit. On a beau les blâmer, ils viennent à bout de tout. Ce qui se passe aujourd'hui le confirme. Leurs alliés, les Français, en savent quelque chose. Tandis que ceux-ci pratiquent la devise : « Plutôt plier que rompre » les insulaires disent exactement le contraire. Ce n'est pas la première fois que la France l'a appris sans plaisir. Lors de la grande révolution, alors que le traité entre la Suisse et la France qui datait de 1777 fut reconnu valable par la Convention, l'ambassadeur anglais, lord Fitzgérald, qui représentait l'Angleterre chez nous, fit un geste comminatoire dirigé contre la France triomphante de la coalition européenne, et en même temps nous mit, nous autres Suisses, dans un cruel embarras : il somma la Confédération de rompre avec la France de Robespierre. Le Vorort trouva une solution ingénieuse : il expédia les émigrés dans le Pays de Vaud, ce qui ne pouvait pas déplaire à ceux-ci ; on se montra assez souple pour garder de bonnes relations avec l'Angleterre et la France, jusqu'au moment où, enfin celle-ci parlant haut, exigea le départ de l'ambassadeur Wickham, qui intriguait avec les émigrés.

Les familles nobles du Pays de Vaud donnèrent alors l'hospitalité à des ducs, à des marquis, à d'autres encore. Personne ne fut inquiété pendant de longues années. Mais ce beau temps ne devait pas durer. On approchait de la Révolution vaudoise, et bientôt Mme de Stael, pour ne citer que ce nom illustre, allait être espionnée.

Nous avons découvert aux archives de Berne un document, entre plusieurs autres, qui montre comment les émigrés s'y prenaient pour solliciter l'honneur de venir fixer leurs pénates chez nous, sur les bords du Léman. C'est à l'époque où Berne est encore toute puissante, où les maîtres du jour, associés des descendants des pères des Waldstätten se font appeler « illustres et puissants seigneurs ». Voici cette pièce :

« Guillaume-René Leprestre de Châteaugiron a l'honneur d'exposer à Vos Excellences qu'ayant soumis à l'examen de messeigneurs de la commission des étrangers son passeport de citoyen français visé par le ministre de la république en Suisse et leur ayant en conséquence demandé la permission d'habiter la ville de Lausanne pour s'occuper uniquement de sa santé, messeigneurs de la commission, satisfaits des motifs de sa demande et de la légitimité de ses titres pour l'obtenir ne se sont trouvés arrêtés dans leur bonne volonté que par une note défavorable dont on a noirci le suppliant dans l'esprit de Vos Excellences du conseil secret. Le suppliant convaincu de l'innocence de sa conduite autant que de la justice de Vos Excellences prend la liberté de leur représenter que jamais en aucune circonstance il ne s'est rendu coupable d'aucune violation de l'ordre ni de menées qui aient pu porter atteinte à la

tranquillité du pays, ce sur quoi le suppliant, bien loin de redouter l'examen le plus sévère, le demande avec instance, aussi sûr qu'empressé de faire éclater son innocence aux yeux de Vos Excellences.

» Que si on l'accuse d'avoir transgressé des règlements de police, il observe que c'est dans un temps antérieur à la possibilité où il est maintenant de présenter à Vos Excellences un passeport de citoyen français.

» Que cette qualité de citoyen reconnue par le ministre de la république ne permet plus de le confondre avec les émigrés que l'on cherche à éloigner des frontières et le met dans le cas de réclamer plus particulièrement la bienveillance du gouvernement qui, d'après sa neutralité, veut bien traiter favorablement les personnes munies de passeports mis en règle par le visa de M. Bacher (ambassadeur français à Bâle).

» Que la santé du suppliant extrêmement affaiblie par de violentes douleurs de colique néphrétique et de gravelle pierreuse lui fait désirer le séjour de Lausanne comme le seul où il puisse trouver sa guérison tant à cause de la réputation méritée des médecins de cette ville que par les facilités de s'y procurer les eaux minérales d'Evian, remède approuvé en dernier lieu par M. de Laizer comme extrêmement salutaire dans cette douloureuse maladie.

» A ces causes, le suppliant, confiant en la bonté, générosité et humanité que toutes les fois qu'il a été possible Vos Excellences ont aimé à prendre pour guides, demande comme une grâce qu'elles veuillent bien révoquer la note portée sur son compte, note que la parfaite équité leur fera regarder comme non méritée. D'après cet exposé sincère dont le suppliant est prêt à fournir les preuves, il ne cessera de mériter cette faveur par la plus exacte soumission aux lois et les vœux les plus ardents pour la conservation de Leurs Excellences et la prospérité de l'Etat.

Cette supplique fut envoyée à Berne par l'entremise du bailli de Lausanne de Buren, le 3 octobre 1797, avec un préavis défavorable, disant en substance que le suppliant avait donné lieu depuis quelques semaines à des soupçons, que sa conduite paraissait tout au moins singulière. Logeant dans une auberge à Ouchy, sous un nom d'emprunt, il surprenait les gens de la maison par ses allées et venues, arrivant à la tombée de la nuit, s'en allant de bon matin.

Nous retenons de ce document que Lausanne était considéré en 1797 comme ayant d'excellents médecins et que l'on allait déjà prendre les eaux à Evian.

L. Mogeon.

Capacité. — Un fameux ivrogne planta un beau jour sa femme et fila en Amérique. Cependant il ne voulut pas quitter le continent sans prendre congé d'elle : « Ma femme, lui écrivit-il au moment de s'embarquer, je pars aujourd'hui sur un vaisseau de 500 tonnes pour aller tenter la fortune en Amérique. Aie patience, tu me reverras un homme riche. »

— Cinq cents tonnes ! s'écria la femme après avoir lu cette épître, c'est beaucoup ; mais, si la traversée est longue, elles ne lui suffiront pourtant pas.

Prévoyant. — M. le curé de R. reprochait à un de ses paroissiens d'avoir arrondi son domaine par des moyens peu délicats.

— Rappelez-vous, Pierre, que le bien mal acquis ne profite jamais.

— *Portant, moncheu l'incouré, che tē bin fémé...*



TSACON PREIND SON PLIÉSI IO LO TRAOVÈ

QUAND l'est qu'on a bin accoutemâ oquî, on ne pào diéro s'ein passâ.

Pétolon s'étai mariâ avoué la Rosette à Pequabon, que n'ia quie rein d'estra. D'a premi que furont ein ménadzo, l'allâ pào bin ; mâ cein ne dourâ pas grand teîmps, que cein arrevé onco pào souveint, mēmo dein lē bounēs maisons. La Rosette étai onna tabousse qu'avâi onna tapetta d'einfai et Pétolon étai on rebriqueu et on risolet que lāi répondâi tot dē travai, que ma fāi cein eîngrindzivē la Rosette, et coumeint l'avâi crouê leînga, cein amenâ dāo grabudzo et dāi dispûts pē l'hotō. Cein amusâvē lē vesins dē lē z'ourē dinsē dē tsecagni, kâ totēs lē nēs, à soupâ, lāi avâi onna reprēseintachon.

Onna nē que Pétolon sē trovâvē pē la pinta, ion dē sē z'amis lāi fā :

— Et pi, Pétolon, est-te que la Rosette brâmē adé ?

— Oh ! câise-tē ! l'est adé pi !

— Coumeint diabe lāi pào-tou teni avoué onna fenna qu'est adé à teîmpêtâ ?

— Eh bin, cein m'amusē, et cein fā passâ lo teîmps. Que diablo vāo-tou que n'homme et 'na fenna aussont tant à sē derē quand sont adé d'accœo ; y'a dē quiet s'eîmbêtâ à la moo, tandi que tsi no, lo moulin à parolēs va adé. Ma fenna n'est jamē eîmprontâie po eînmourdzi la niēsē ; mē, lāi repondo po attusi lo fû et lo teîmps passē coumeint on eînludzo. Se pē malheu la Rosette pēsâi la parola, ne sarē pas quē déveni, et cein m'eîmbêtērâi se le mē laissivē tranquillo.

On dzapet racontâ cein à sa pernetta, que lo redipettâ à la Rosette, que sē peînsâ : « Ah ! l'est dinsē ; cein t'amusē quand tē disputo ; eh bin, atteînd, vilhio toulourou ! »

Lo leîndēman matin, à déjonnâ, que Pétolon atteîndâi que le recoumeîngâi la niēsē, rein ! La Rosette ne pipâ pas lo mot. A dinâ, mēmo comercē ; pas lo pe petit gros mot. A soupâ, la Rosette étai adé mouetta et Pétolon que ne lāi poivē pequa teni, lāi fā :

— Ton café ne vaut rein !

La Rosette, que sē poivē bragâ que n'iaivâi nion po féré dē l'asse bon café, lo laissē derē.

— Tē dio, refâ Pétolon, que ton café ne vaut rein. Cheint lo javâ.

Min dē reponsa.

— Repond don, vilhio sorcière ! dis mē pi dāi gros mots ; baîle-mē on pétâ, se te vāo ; mâ reponds !

Rein ! la Rosette sē revaissē on écoualetta dē café sein mē dévesâ que 'na lemace.

Dē bio savâi que l'eînradzivē dē ne pas poâi menâ la leîngâ ; mâ le tint bon et Pétolon, que ne savâi perein quē féré po lāi reinmodâ lo subliet, s'ein va surtâ lo dzudzo dē pē que lāi dit que n'iaivâi rein dein lo code po dōbedzi onna fenna à menâ lo mor, vu que cein ne s'étai jamē vu.

Adon ruminâ onna malice. Ye preînd sē z'hail-lons dē la demeîndze, fourré dē la paille per dedein,